

8 août 1914

La nuit a été bonne ; après avoir pris le café avec du lait que nous nous sommes procuré et m'être nettoyé, je m'empresse d'écrire. Le moment va arriver où il sera plus difficile d'obtenir de quoi écrire ; je me procure le plus possible de papier à lettres et d'enveloppes. Dans la région où nous sommes, de doux souvenirs s'y retrouvent. En effet, nous sommes dans la Lorraine, pays de Jeanne d'Arc ; Vaucouleurs se trouve à 10 km ; son souvenir nous protégera aux heures du danger et donnera la victoire à la France.

A 8 heures, rassemblement pour l'exercice, courses, bonds ; on se croirait en manœuvre, on y est bien pour un moment, on n'y sera plus bientôt.

On entend quelques bruits sourds ; ce doit être le canon qui tire du côté de la frontière. Puisse-t-il donner la victoire aux nôtres ! Nous sommes dans la région de la bière ; comme elle doit être bonne. Après le repas, sieste jusqu'à 4 heures, puis on nous réunit pour nous montrer les photos des soldats allemands, afin de ne pas les confondre avec les autres ; nous les regardons bien. Après, on désigne les caporaux comme chefs de patrouille avec 4 hommes ; nous ouvrons l'œil et le bon, surtout en rentrant, car nous ne tenons pas à être tués, encore moins par une balle française ; après, on va faire un petit tour avant de se coucher sur un lit moelleux de paille.

9 août 1914

Aujourd'hui dimanche, dans le civil, c'est le jour de repos hebdomadaire. Ici, c'est jour de marché. Nous cantonnons à Houselmont.

Nous partons en marche dans la direction de Nancy à 7 heures ; la route est dure, le terrain monte souvent, le soleil est ardent au-dessus de nous. Ses effets se font sentir dès le départ ; plusieurs hommes tombent ; ce ne sont malheureusement pas les derniers.

Dans cette journée, un grand bonheur m'a été donné. Nous avons rencontré le 18^e d'infanterie ; j'ai ouvert les yeux pour voir les amis de Caudéran ; j'ai rencontré successivement Robert Collignan et Perrot qui sont ensemble, puis Villatte, Eymery, Paroneau, Simon. Je leur ai demandé s'ils avaient reçu des nouvelles de Caudéran, ils n'ont rien reçu, comme moi. En effet, cela ne m'étonne pas, car avec tous les changements de patelin que nous avons faits, il eut été plutôt difficile de recevoir quelque chose ; le principal c'est que chez nous, on reçoive des nouvelles, mais à savoir si tout part régulièrement des endroits où l'on est.

Je suis de garde, je préfère maintenant que plus tard. Les nouvelles affirmées sont bonnes ; tant mieux, car cela doit bien faire plaisir à tous.

10 août 1914

Aujourd'hui nous ne savons pas si nous devons partir. Nous sommes relevés de garde à 8 heures pour aller à l'exercice ; ce n'est qu'une revue de détail des vivres de réserve ; il ne me manque rien, bien au contraire, car si le poids de mon sac a presque doublé, les 8 ou 10 boîtes de conserves, les quelques plaques de chocolat que j'ai en supplément, me serviront aux jours de disette absolue.

Je me souviens des dernières manœuvres où nous sommes restés 2 jours sans manger. Mais le déjeuner est arrivé ; il n'y a pas de vin pour boire ; courageusement, je pars avec un camarade au village

le plus voisin à Blasigny à 4 km de distance ; des régiments y sont déjà passés ; je peux quand même acheter une demi-livre de sucre, par les grandes chaleurs avec l'alcool de menthe, cela me reconfortera ! Mais il n'y aura du vin que cet après-midi. J'y suis retourné quand même. Nous avons donc fait 16 km pour cela.

Lorsqu'on est soldat et qu'on a du courage ; on n'a peur de rien et les kilomètres dans les jambes ne me font pas peur ; on en fera profiter les copains ; une autre fois ce sera à leur tour de le faire. Pour le moment, la fatigue n'est pas encore trop grande, mais beaucoup en ont déjà de reste, je le crois. On se couche assez de bonne heure, car demain il paraît qu'il va falloir devancer le soleil et circuler la nuit pour gagner du temps.

11 août 1914

Nous allons quitter aujourd'hui Housselmont ; c'est le début des marches de nuit. Nous partons à 6 heures sous la protection d'un dirigeable français ; le soleil est très rouge, il va faire sans doute très chaud ; nous passons à Colombey où nous croisons le 144^e.

Je cherche des copains mais je ne les vois pas ; on entend des coups sourds. La lutte doit être engagée et pas très loin. La marche devient de plus en plus difficile ; la chaleur est torride ; des hommes suffoqués tombent comme des mouches ; dans une côte, ils tombent à 5 ou 6 mètres les uns des autres et pourtant on n'a fait que 13 km ; quel cri de joie quand on aperçoit le clocher près duquel on fait la grande halte ; peu après, on entre au cantonnement tout près, à Baucourt. Les distributions se font tard ; un camarade de Libourne *part trouver une oie* ; à 7, avec des *œufs*, des *hors-d'œuvre*, du *vin vieux*, du *champagne* et de la *Bénédictine*. On fait un repas magnifique ! Je crois qu'ils vont devenir rares ; puis au lit. Je cherche des cartes postales pour en envoyer ; pas une, cela devient difficile ; pourtant je suis si content lorsque je peux envoyer aux miens des nouvelles de là où je suis.

12 août 1914

Réveil à 2 heures, départ à 3 heures. La marche tout d'abord au milieu de la nuit est pénible. On dort presque en marchant ; puis le temps sur l'aurore devient frais ; mais vers 8 heures les rayons du soleil sont brûlants ; nous traversons Pont-Sainte-Foy, Manon ; nous suivons longtemps la Moselle qui est si jolie avec tous ses restaurants de rendez-vous de pêcheurs ; que d'amoureux il doit y avoir en temps normal !

Ici maintenant tout est désert ; personne plus ne s'y promène, que des soldats qui passent sans savoir où la destinée les conduit. Une côte montant à plus de 45 % devient terrible ; comme la veille,

les hommes tombent ; on est obligé de faire des haltes toutes les demi-heures ; la longueur des traînards est interminable ; on fait la grand halte en plein soleil tout près du 144^e ; la route est minée partout ; on construit des abris pour les canons ; enfin après une nouvelle pause, on arrive à l'étape à *Gondreville*, la ville est pleine de soldats ; le bouc commence à me pousser. Je trouve des copains, on est content de se revoir. Nous décidons de toujours donner de bonnes nouvelles, que nous sommes loin de l'ennemi alors que nous sommes à 25 km de la frontière.

Je peux me procurer une bouteille de vin à 2 francs ; c'est pour rien.

Voici le repas du soir : soupe, pain trempé dans du vin sucré, viande de mouton, potage Kub, pommes de terre frites, chocolat. Le menu est plutôt désordonné, cela ne fait rien, pourvu que l'on mange.

13 août 1914

Ce matin, surprise désagréable : réveil à minuit. Je crois qu'on veut nous faire pédaler. La marche est cependant moins dure qu'hier ; le temps est plus frais et le soleil n'est pas encore levé.

On rencontre des soldats partout ; on fait encore 25 km sans cependant se rapprocher de la frontière, car on tourne plutôt entre Toul et Nancy. On est encore à 25 km de la frontière et à 40 km de Metz.

Nous sommes avant-garde du corps d'armée, les positions de guerre commencent à se dessiner, cependant on n'entend pas le canon, nous sommes encore loin.

Arrivée à 8 heures, sommeil jusqu'à 11 heures, puis repas et resommeil jusqu'à 4 heures. Nous en aurons besoin ; nous sommes logés dans un ancien château à Villers ; il y a beaucoup de fruits. J'en profite. Dans la soirée, deux avions se montrent.

14 août 1914

L'alerte que nous devons avoir à 10 heures n'a pas eu lieu, le réveil est à 15 heures, nous avons pour consigne de garder les ponts de Gézoncourt.

L'armée française se divise en 2 : 1^{re} armée au nord, 2^e au sud, tout le corps d'armée est de réserve au centre. Le 144^e garde les ponts à Dieulencourt, nous sur la Moselle.

Des nouvelles nous sont données, les obus allemands n'éclatent que un sur deux, avec la pluie, 1 sur 10, mais les Allemands achèvent les blessés.

Le coup de torchon approche et l'on sent que bientôt le moment

va être décisif ; pour beaucoup, la destinée va s'accomplir.

A la soupe du soir, rien encore à signaler ; nous attendons toujours à la même place et nous couchons au même endroit.

15 août 1914

C'est aujourd'hui jour de fête, on ne le dirait pas où nous sommes ; dire qu'à Bordeaux les autres années, c'était de bons moments à passer ; ici, c'est un jour comme les autres. Que la vie est drôle ! Enfin, il n'y a qu'à s'incliner, mais c'est dur.

Ici, la guerre s'approche. Il faut travailler. Nous restons au même endroit et bien que relativement loin de l'ennemi, toute la journée est prise à faire des tranchées autour du village ; peut-être pour rien, car j'espère que l'ennemi ne viendra pas jusque-là, ou pour nos suivants, car nous irons sans doute de l'avant.

Nous faisons quelques tranchées au milieu des houblonnières dont le pays est couvert. J'en profite pour me faire expliquer la cueillette : on ramasse les fruits qui ressemblent à des fraises vertes, on les fait sécher et on les vend aux gros négociants qui font la bière ; il faut beaucoup moins de soin que pour le vin, les plantations ont jusqu'à 6 ou 7 m de haut et peuvent durer 50 ans, les prix varient de 30 F à 300 F les 100 kg suivant la récolte. Les tranchées finies, nous rentrons. Je lis un journal, les nouvelles sont toujours les mêmes, il n'y a rien de bien saillant depuis le début de la campagne.

16 août 1914

C'est aujourd'hui dimanche, jour de fête ; nous nous levons à 5 heures ; voilà quatre jours que nous sommes dans ce village. La matinée a été prise par des exercices comme à la caserne ; on ne se croirait pas si près de l'ennemi ; exécutions de feu sur les avions, escrime à la baïonnette, assaut, c'est la terrible préparation à la guerre. Aurons-nous besoin de nous en servir ? Peut-être, en tout cas, je crois que notre préparation ne sera pas trop mauvaise. La distribution des lettres arrive, je n'en attends pas.

A 2 heures, une alerte se produit. Il paraît que l'on partirait dans la soirée pour la Belgique, ce serait encore avec l'embarquement à Toul, un voyage de 2 ou 3 jours ; on verrait du pays, et pas encore l'ennemi. A 4 heures, un contre ordre se produit, jusqu'à nouvel ordre, nous ne bougeons pas.

C'est aujourd'hui le 16 août, anniversaire du jour où le 57^e prenant un drapeau ennemi, obtint la Légion d'Honneur.

Aussi à cette occasion, le Colonel fait organiser un concert musical : on joue 2 morceaux, puis le « Rêve passe », puis la « Marseillaise » : les visages sont radieux, on applaudit à tout rompre ainsi que le discours que nous fait le Colonel pour nous rendre dignes de

nos anciens. On ne se croirait pas si près de la frontière. Quelques habitants écoutent le concert et se promènent autour de nous, mais on voit bien qu'ils ne sont pas trop rassurés, l'entrain que nous montrons, les remonte quand même un peu. Quelle différence avec les concerts dans les manœuvres des Charentes, où tous les habitants étaient heureux de nous écouter et même d'organiser un bal champêtre avec les soldats. Cela est déjà bien loin ; dire qu'on se plaignait à ce moment-là de la fatigue.

Après le concert musical, concert vocal par quelques artistes de talent, puis café ; on se croirait presque dans la vie civile, mais les quelques coups de canon que l'on entend au loin, nous ramènent bien vite à la réalité.

c) VERS LA BELGIQUE (De la Moselle à la Sambre)

17 août 1914

Ce matin, réveil à 5 heures ; le départ approche mais on attend quelques heures encore. J'en profite pour lire quelques feuillets de l'« Ouvrier » et de l'« Ami des Enfants » qui se trouve dans la maison. Si nous n'étions pas si loin, je serais bien content d'en rapporter pour les lire à temps perdu.

Le temps s'est assombri, il pleut à torrents. Le départ a lieu sous une pluie battante et nous faisons ainsi 12 km trempés d'un bout à l'autre ; notre compagnie est d'arrière-garde et il faut beaucoup de temps pour choisir le cantonnement. Enfin nous arrivons à Andilly qui est bondé de soldats.

Tout le 144^e est là, mais ne connaissant pas les compagnies du régiment, je ne puis les trouver. Nous faisons sécher la capote tant bien que mal, soupons et nous couchons arcbutés les uns dans les autres.

18 août 1914

Le jour nous trouve encore couchés et on ne parle pas encore de partir. Le bruit court que nous partirions vers Toul prendre le train pour la Belgique ; ce serait encore un beau voyage. Dans la matinée, des avions allemands se montrent, mais ils sont tellement hauts, que les obus tirés dessus n'ont aucun effet. Depuis hier, le temps a complètement changé ; nos capotes ont pu réussir à sécher, elles en avaient besoin. La matinée est employée à astiquer, pour que les fusils rouillés par la pluie de la veille, ne deviennent pas inservables, petite inspection, mais en vitesse, car ce n'est plus la caserne. Déjeuner à la hâte avec quelques provisions trouvées à droite et à gauche : elles commencent à devenir rares.

A midi, nous partons pour nous embarquer à *Pagny-sur-Meuse*. Nous avons 15 km à faire ; ce n'est rien pour nous qui devenons de vieux troupiers. Le soleil est brûlant, mais comme il est coupé par de gros nuages noirs et qu'il vente un peu, la route n'est pas trop dure. A mi-chemin, je rencontre Gondalma : cela fait plaisir de revoir des amis du patelin ; il est au 58^e d'artillerie. Il me dit qu'il n'a pas encore reçu de nouvelles de Caudéran. Nous arrivons à Pagny, lieu d'embarquement ; les hommes doivent rentrer 40 dans un wagon ; vous parlez si l'on va être serrés. Je réussis avec 3 autres à me mettre dans la guérite du serre-frein ; nous ne sommes pas si serrés. Nous passons d'abord à Sarry, célèbre par ses usines de ciment, marque Portland ; puis à Commercy, très joli avec son château qui plonge ses assises dans la Meuse aux eaux pures d'un bleu d'azur ; puis Barle-Duc, Lérouville avec son fort très haut, Sainte-Menehould. A ce moment, la nuit arrive, c'est bien dommage, car on doit voir du beau pays.

J'essaie de dormir, mais le train va tellement vite que sa trépidation m'en empêche. Au lever du jour, nous nous trouvons dans le département du Nord, vous pensez s'il y a un bout de chemin depuis la Lorraine.

Au départ de Pagny, j'ai vu le fils du gendarme *Darrigade*, 58^e artillerie qui allait vers le même endroit que moi.